

La représentation des Grecs dans l'œuvre de l'helléniste français Louis Roussel (1881-1971) : la thématique de la continuité

Julien Calvié*

Introduction : la représentation des Grecs dans l'œuvre de Louis Roussel et la notion de "race"¹

Louis Roussel fut un pionnier.

Dans son œuvre, et en particulier dans son journal, *Libre*, il a décrit les Grecs à de nombreuses reprises. Pendant ses séjours en Grèce, il a eu l'occasion d'observer les habitants de ce pays et d'acquérir une connaissance approfondie du peuple et de sa langue². Il s'est intéressé à l'aspect physique des Grecs, à leurs gestes, à leur caractère, mais aussi à leur manière de se comporter, à leurs croyances et à leur mode de penser.

Ce qu'écrit Louis Roussel à propos des Grecs modernes peut s'appliquer aux Grecs de l'Antiquité d'où la question de la continuité de l'hellénisme chez lui.

Une mise au point, tout d'abord. Dans son œuvre, Roussel utilise souvent le mot "race" à propos des Grecs mais il n'y a pas, pour notre auteur, de "race grecque" au sens biologique. S'il note que « les Grecs [actuels] peuvent se dire les arrière-petit-fils de Platon³ », c'est du point de vue de la culture et de la langue beaucoup plus que de celui de l'hérédité ou du sang.

Cette filiation apparaît de manière particulièrement évidente lorsque l'on étudie le comportement, le caractère ou, pour reprendre les mots de notre auteur, « les manières [...] d'agir⁴ » des Grecs à travers le temps.

A) Le comportement et le caractère des Grecs modernes remontent directement à l'Antiquité

Certains comportements, certains traits de caractères des Grecs remontent directement à l'Antiquité, selon Louis Roussel : l'esprit d'insoumission, le sens de la dignité et de l'hospitalité (l'antique φιλοξενία).

D'une manière générale, notre auteur ne raisonne pas dans l'abstrait. Il s'appuie sur des exemples précis qui frappent l'imagination et a recours, pour illustrer son propos, à des "histoires vraies" tirées de sa propre expérience, à des anecdotes souvent amusantes ou cocasses. Du point de vue rhétorique, le procédé est habile : il permet d'emporter la conviction du lecteur en apportant des éléments de preuve et donne un côté très agréable à la lecture⁵. L'exemple constitue donc, chez lui, un élément de l'argumentation.

Nous partirons ici d'une anecdote rapportée par notre auteur :

Je soutiens, écrit-il, que l'on comprend beaucoup mieux Aristophane quand on connaît bien les Grecs d'aujourd'hui. Le gamin d'Athènes, si amusant, nous est d'un précieux enseignement. Un jour, j'étais sur une plate-forme d'un tramway. Et, sur le marchepied, il y avait un gamin, qui, comme on ne dit pas en grec, ... resquillait. Il avait la tête nue.

* Julien Calvié, Prag (Professeur agrégé), Université Paul-Valéry Montpellier III, UFR 2, Département d'études néo-helléniques.

¹ Nous renvoyons ici à notre article "La Représentation des Grecs dans l'œuvre de l'helléniste Louis Roussel", Volume hommage offert au professeur Jacques Bouchard (Université de Montréal) (à paraître).

² Voir à ce sujet Roussel 1937, 3 : « Aujourd'hui, le petit jeune-homme mal ficelé (ce titre lui convient encore pourvu qu'on remplace *jeune homme* par *vieillard*), se réjouit pleinement d'avoir vécu cinq ans dans Athènes, et d'avoir ajouté à ce séjour un autre séjour de sept ans. C'est qu'il pense (voyez comme il est orgueilleux !) avoir acquis là-bas une connaissance approfondie du grec moderne (ce qui est déjà quelque chose) [...] et de la Grèce d'aujourd'hui ».

³ Roussel 1932, 115.

⁴ Roussel 1931, 833.

⁵ Au sujet de l'exemple (τὸ παράδειγμα) comme procédé rhétorique, voir Aristote, *Rhétorique*, 1357b, 1393a-b, 1394a.

Je lui administre une taloche en disant : “Où l’as-tu acheté, ton chapeau ?” Je n’avais pas achevé ma question, que la réponse partait comme une flèche : “Au marché aux citrouilles !”. Ni Alcibiade enfant, ni Gavroche n’auraient mieux dit⁶ ».

L’anecdote met en lumière le caractère insoumis des Grecs, leur indocilité mais surtout, elle permet à Roussel d’évoquer un texte de Plutarque, la *Vie d’Alcibiade*, et en particulier un passage où l’auteur raconte comment le jeune Alcibiade s’étendit au milieu de la chaussée et empêcha un charriot de passer afin de pouvoir terminer sa partie d’osselets⁷.

Même insolence⁸, même effronterie, même esprit d’insoumission chez l’enfant grec, dans le tramway athénien, et chez Alcibiade. L’expression « Alcibiade enfant » conduit le lecteur cultivé, auquel s’adresse Roussel, à faire le rapprochement avec le texte de Plutarque et à constater de lui-même, par-delà la comparaison entre les deux textes, une permanence dans le comportement et le caractère des Grecs. L’anecdote ne sert donc pas seulement d’illustration, elle fait partie intégrante d’un raisonnement : c’est en comparant, « textes en main », le comportement des Grecs d’autrefois à celui des Grecs d’à présent, que l’on peut mettre à jour, du point de vue de Louis Roussel, la continuité de l’hellénisme.

À propos du sens de l’hospitalité et de la dignité chez les Grecs, notre auteur raconte, dans le journal *Foi et Vie*⁹, une anecdote qu’il juge particulièrement instructive : lors d’une excursion au monastère de Saint-Minas, sur l’île de Paros, il est reçu par une famille. La maîtresse de maison lui offre « si gentiment un *glyco* de Paros » puis des raisins, du café et du raki. Louis Roussel, avant de partir, remercie son hôtesse en posant sur la table une pièce de monnaie. « La drachme, avare et timide, posée sur le rebord de la table vous l’avez refusée, avec tant de dignité joyeuse et douce, que je murmure une excuse. Zeus Hospitalier me protège. Je vous suis sacré ». Un peu plus loin dans le texte, la scène se reproduit, à Naxos cette fois-ci : « Nous¹⁰ n’arrivâmes que tard, dans la nuit troublée par la colère des vagues. Tu sais quelle hospitalité est celle de cette admirable race grecque ; sur le champ, on nous offrit un gîte, on nous apporta tout ce qu’on put trouver pour nous, du raki délicieux, du café bien chaud, bien odorant, des œufs frais ; jamais je n’avais gobé des œufs si frais ; mon hôte et ses voisins nous ont aimablement tenu compagnie. Quel bon sommeil sur ce lit un peu dur !¹¹ »

De nouveau, la thématique de la continuité est appliquée au caractère des Grecs : le « Zeus Hospitalier » qui défend et protège l’étranger, l’hôte de passage qui devient, de ce fait, un personnage sacré, c’est bien sûr le Ζεύς ξένιος des anciens Grecs. Quant à la scène d’hospitalité organisée autour d’un repas quasi-rituel, après la tempête et les dangers de la navigation en mer, elle est, de notre point de vue, un clin d’œil adressé au lecteur de l’*Odyssée*¹² : on pense, par exemple, à l’accueil réservé par Nestor à Télémaque, le fils d’Ulysse, au chant III de l’*Odyssée*¹³ ou à celui réservé par Ménélas au même Télémaque, au chant IV de l’*Odyssée*¹⁴.

Le φιλότιμο (*filotimo*), c’est-à-dire le sens de l’honneur, est également un trait de caractère qui rapproche les Grecs de l’Antiquité des Grecs actuels. Avant la bataille de Marathon, écrit Louis Roussel qui fait clairement allusion, ici, à un passage des *Histoires* d’Hérodote¹⁵, « les généraux grecs se disputèrent longuement » pour savoir qui devait commander l’armée contre les Perses et quelle stratégie il convenait d’adopter. « La Grèce,

⁶ Roussel 1937, 5. Louis Roussel rapporte la même anecdote dans *Libre* (1936, 1276).

⁷ Plutarque, *Vie d’Alcibiade*, 1, 4 (traduction de Robert Flacelière et Émile Chambry, Les Belles Lettres).

⁸ Jacqueline de Romilly a souligné l’insolence d’Alcibiade lors de cet « incident de la rue et de la circulation » (de Romilly 1995, 36-37).

⁹ Roussel 1909, 299-300.

¹⁰ Louis Roussel est ici accompagné de son “agoyate”, autrement dit de son guide.

¹¹ Roussel 1909, 339.

¹² Notons que l’*Odyssée* a été assimilée par René Schérer à un « livre de l’hospitalité » (Schérer 1993, 109).

¹³ *Odyssée*, III, 34-68.

¹⁴ *Odyssée*, IV, 1-70.

¹⁵ Hérodote, *Histoires*, VI, 109-110.

ajoute-t-il un peu plus loin, fut de tout temps le pays des questions d'amour-propre¹⁶ ». Cet amour-propre dont firent preuve les stratèges athéniens avant une bataille décisive et qui faillit mener Athènes à sa perte, c'est bien entendu le *filotimo* des Grecs modernes, ce « souci de la dignité personnelle » dont fit preuve, toute sa vie, Jean Moréas dans les veines duquel, précise l'helléniste, « bouillait vraisemblablement » « le sang d'héroïques aïeux »¹⁷, celui des héros de Marathon par exemple.

Plus que tel ou tel comportement, tel ou tel trait de caractère, ce qui rapproche les Grecs modernes de leurs lointains ancêtres, c'est, du point de vue de Louis Roussel, la religion, les croyances mais aussi les manières de penser et de voir le monde. Abordons, dans un premier temps, la question de la religion.

B) Les marqueurs religieux de la continuité de l'hellénisme : religion et croyances des Grecs

Si l'on en croit Louis Roussel, les Hellènes ont été christianisés « vers le huitième siècle ». Dans les régions montagneuses, le processus de christianisation a été plus long encore¹⁸. Cette christianisation, assez superficielle, ne les pas empêchés de rester profondément païens¹⁹ et de conserver, « parfois intacts, tous les mythes de l'antiquité » : « le dieu de la mort, et sa mère, le dieu du Soleil, et sa mère aussi, les nymphes, les demi-dieux, toutes ces divinités subsistent²⁰ » en Grèce et avec le paganisme ce sont, selon notre auteur, « des usages millénaires » qui se sont perpétués dans le pays²¹.

S'il étudie les rites et les croyances de la Grèce moderne, l'helléniste a donc accès à « tout un fonds de légendes qui proviennent directement de la religion polythéiste », à une forme de paganisme primitif, non enjolivé ou « arrangé » par les poètes et les mythographes où subsistent, « parfois intacts, tous les mythes de l'antiquité²² ». Ainsi les Muses, que l'on considère généralement comme les patronnes des lettres et des arts, apparaissent dans la littérature populaire néo-hellénique à un « stade primitif » : ce sont de simples divinités des eaux qui ensorcellent et frappent quiconque les a aperçues d'une « folie légère » toute voisine, écrit Roussel, de l'inspiration poétique²³.

Ce vieux fonds païen, auquel les textes anciens ne peuvent donner directement accès, subsiste en Grèce aussi bien chez les gens de la campagne que chez les citadins cultivés et lettrés²⁴. Par exemple, lorsque Costis Palamas évoque Thanatos ou Charon, dans le *Tombeau*, recueil de poèmes consacré à la mort de son fils, il ne s'agit pas, pour lui, d'un simple jeu d'érudition comme pourrait le penser un lecteur français non-averti. Ces divinités anciennes ont en effet pour les Grecs, et donc pour Costis Palamas, une existence réelle. Roussel en veut pour preuve le fait qu'elles apparaissent très fréquemment dans les chants et la poésie populaires où elles possèdent « un cycle », « une histoire²⁵ ».

La langue grecque moderne conserve la trace de ce paganisme primitif et révèle le sens ou plutôt l'origine de certains mythes que nous ont transmis les auteurs de l'Antiquité. Louis Roussel donne à ce sujet un exemple qui nous a paru révélateur de sa manière de travailler : il s'agit de l'expression του λιναριού τα πάθη (*tou linariou ta pathi*), qu'il traduit littéralement

¹⁶ Roussel 1910, 523.

¹⁷ Roussel 1932, 46.

¹⁸ Roussel 1937, 9.

¹⁹ Voir par exemple, à ce sujet, Roussel 1927, 479.

²⁰ Roussel 1929, 971.

²¹ Roussel 1937, 6 : « Des usages millénaires se perpétuent encore dans la Grèce moderne ».

²² Roussel 1929, 971.

²³ Roussel 1937, 6.

²⁴ Roussel 1929, 971.

²⁵ Roussel 1929, 971.

par « la passion du lin »²⁶ et qui signifie, accompagnée du verbe signifiant “endurer“, “supporter”²⁷, “être malheureux comme les pierres, en voir de toutes les couleurs“. Cette expression imagée jette, selon lui, un éclairage nouveau sur un personnage de la mythologie grecque ancienne, Linos, à qui il arrive « des malheurs tels et racontés de telle façon qu’ils constituent ce qu’on appelle une *Passion* ». Interprété à la lumière de l’expression citée ci-dessus, ce personnage, Linos, apparaît comme « la personnification du lin²⁸ à qui on fait subir de nombreuses opérations pour en retirer enfin la fibre textile²⁹ » et « que l’on torture³⁰ », en quelque sorte. L’explication peut sembler un peu forcée — rien ne prouve que le mot Linos ait un quelconque rapport avec *linon* (le lin)³¹ et il existe peut-être plusieurs personnages appelés Linos³² — mais elle n’en est pas moins séduisante et surtout, elle traduit bien la volonté de l’helléniste français de rattacher le paganisme moderne des Grecs au paganisme ancien et d’expliquer le premier par le second en faisant de constants va-et-vient entre les deux époques. Notons au passage que, d’après une scholie de l’*Illiade*³³, le mot *linos* désignait un chant funèbre, un thrène, une complainte, ce qui semble aller dans le sens des explications fournies par Louis Roussel³⁴.

L’helléniste nîmois prend bien soin de distinguer, dans ce qu’il appelle “la mythologie moderne de la Grèce”³⁵, les éléments qu’il considère comme authentiquement grecs de ceux qui appartiennent au folklore universel. Ainsi trouve-t-on dans son œuvre, à deux reprises, un rapprochement entre le mythe antique d’Iphigénie et la ballade du pont d’Arta³⁶. Si ces deux mythes se ressemblent tant, c’est, d’après lui, parce qu’ils illustrent un thème folklorique universel que l’on retrouve chez au moins deux autres peuples : les Romains et les Hébreux : Ce thème, c’est celui du sacrifice humain destiné à la réalisation d’une « grande œuvre »³⁷.

Notre auteur ne se contente donc pas de rattacher les légendes ou les mythes³⁸ de la Grèce moderne à ceux de la Grèce ancienne. Il n’hésite pas, dans le cas du pont d’Arta, à faire des comparaisons avec un épisode de l’Ancien Testament ou avec l’histoire légendaire des origines de Rome, exactement comme le ferait un spécialiste de mythologie comparée. Il est également persuadé que le paganisme des Grecs —et d’une manière plus générale toute leur culture populaire— est intimement lié à celui des pays voisins, balkanique et turc³⁹. Selon lui, un spécialiste de la Grèce moderne peut donc tirer profit de l’étude du folklore de ces pays.

Pour Louis Roussel, les Grecs entretiennent des rapports complexes avec leurs légendes, avec leurs mythes : ils y croient sans vraiment y croire. Ils se moquent des créatures qu’ils ont eux-mêmes créées et les craignent tout à la fois. Ce qui pourrait sembler au premier abord totalement contradictoire ne l’est pas pour eux. Voici l’anecdote que rapporte Louis Roussel à ce sujet :

²⁶ On trouve également en grec moderne, avec la même signification, l’expression του λιναριού τα βάσανα (*tou linariou ta vasana*) que l’on peut traduire littéralement par “les tourments du lin“.

²⁷ Le verbe τραβάω (*travao*).

²⁸ “Le lin“ se dit en grec ancien τὸ λίνον (*to linon*).

²⁹ Roussel 1937, 7.

³⁰ Roussel 1957, 5 : « Linos (Λίνος) est la personnification du lin que l’on torture longtemps pour en extraire enfin les fibres ».

³¹ Voir à ce sujet Chantraine 1999 [1968], p. 641-642 et Beekes 2010, 863-864.

³² Sur le personnage de Linos dans la mythologie grecque, voir Belfiore 2012, 381 et Grimal 1990, 263-264.

³³ HOMÈRE, *Illiade*, XVIII, 570.

³⁴ Voir à ce sujet Grimal 1990, 263 et la note de Philippe Brunet dans HOMÈRE, *Illiade*, traduction, préface, notes et répertoire de Philippe Brunet, Éditions du Seuil, Paris, 2010, p. 403.

³⁵ Roussel 1937, 6.

³⁶ Roussel 1946, 534 et 1957, 8.

³⁷ Roussel 1946, 534.

³⁸ Sur l’impossibilité de distinguer clairement un mythe, un conte et une légende, voir Moreau 1993, 81-102.

³⁹ Roussel 1943, 309.

« Un jour un habitant de Kéos⁴⁰, un paysan, venait me raconter une histoire de fées malfaisantes qui avaient tué un homme peu de temps auparavant. Je lui demandai avec précaution s’il croyait réellement à ces fées. L’homme, alors, relevant la manche de sa chemise, approcha de mes yeux son bras velu, et je vis alors tout le poil de cette chair dressé par une horreur sacrée ».

Après avoir ainsi décrit « l’horreur sacrée » —le *thambos* (θάμβος) des Grecs de l’Antiquité— ressentie par un paysan de l’île de Kéos à la simple évocation d’une Néréide, Roussel ajoute :

« Cela n’empêche pas cette race spirituelle de railler ses croyances, et pas mal de contes se terminent par une phrase comme celle-ci : « Je n’en crois rien. N’en croyez pas davantage. Vous n’y étiez pas⁴¹ ».

Dans *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l’imagination constituante*⁴², l’historien Paul Veyne ne dit pas autre chose sur la manière dont les Grecs de l’Antiquité considéraient leurs propres mythes : les Grecs, écrit-il, « ont une manière, la leur, de croire à leur mythologie et d’êtres sceptiques et cette manière ne ressemble que faussement à la nôtre⁴³ », « [ils] croient et ne croient pas à leurs mythes ; ils y croient, mais ils s’en servent et ils cessent d’y croire là où ils n’y ont plus d’intérêt⁴⁴ ». Là encore, la continuité apparaît de manière évidente même si c’est nous, cette fois-ci, qui l’établissons en confrontant le texte de Louis Roussel à celui de Paul Veyne, écrit quelque quarante ans plus tard. Les Grecs, un peu comme des enfants —nous empruntons la comparaison à Paul Veyne qui compare les Grecs aux « enfants [qui] croient à la fois que le Père Noël leur apporte des jouets par la cheminée et que ces jouets y ont été placés par leurs parents⁴⁵ »— peuvent donc « croire à moitié » à leurs mythes ou « croire à des choses contradictoires⁴⁶ ». Ce que Louis Roussel avait constaté pour l’époque moderne (« Le Grec qui, interrogé, vous dira en riant qu’il ne croit point en ces superstitions, y croit au fond de lui⁴⁷ »), Paul Veyne semble l’avoir démontré pour l’Antiquité et l’on voit ici à quel point les textes de Louis Roussel néo-helléniste peuvent être riches d’enseignements à la lumière de découvertes plus récentes sur la Grèce ancienne.

C) Modes de pensée et façons de raisonner : le goût pour les idées, les considérations générales et le raisonnement comme marqueurs de continuité de l’hellénisme

Les Grecs ont hérité de leurs ancêtres le goût pour les idées ou les considérations générales, les sentences, les lieux communs. Cela apparaît très clairement dans l’*Œdipe roi* de Sophocle. Dans les trois derniers vers de la tragédie, le coryphée proclame :

« Aussi, devant un mortel, il faut attendre d’avoir vu son dernier jour, et ne pas le proclamer heureux tant qu’il n’a pas franchi le terme de sa vie sans avoir souffert aucun mal⁴⁸ ».

Cette maxime finale doit être interprétée en fonction « du goût si prononcé qu’avaient les Grecs, et qu’ils n’ont pas cessé d’avoir, pour les maximes morales, même les plus rebattues⁴⁹ ». Roussel donne à peu près la même interprétation du vers 845 de l’*Œdipe roi* : Œdipe, qui enquête sur la mort du roi Laïos dont il est le meurtrier, se raccroche

⁴⁰ Île des Cyclades dont le nom antique est Kéos (Κέως) et le nom moderne Kéa (Κέα) ou Dzia (Τζια).

⁴¹ Roussel 1943, 304.

⁴² Veyne 1983.

⁴³ Veyne 1983, 15.

⁴⁴ Veyne 1983, 94.

⁴⁵ Veyne 1983, 11.

⁴⁶ Veyne 1983, 11.

⁴⁷ Roussel 1929, 971.

⁴⁸ La traduction est de Louis Roussel : 1940, 518.

⁴⁹ Roussel 1940, 522. Sur les sentences, les maximes dans le théâtre de Sophocle, voir Cuny 2004, 1-20.

désespérément à l'idée que ce dernier a été tué par des brigands et non par un seul homme et déclare à Jocaste : « Il ne peut se faire que *un* ce soit comme *plusieurs*⁵⁰ ». Ce vers « d'une terrible banalité⁵¹ » que les spécialistes de la Grèce ancienne se sont évertués, dans leurs traductions et dans leurs commentaires, à “sauver⁵²” de cette banalité en expliquant, par exemple, qu'Œdipe, « insiste sur [une] évidence parce qu'il veut se rassurer à tout prix⁵³ », s'explique en fait, selon Roussel, par le caractère des Grecs qui, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, se complaisent dans l'expression de sentences générales ou de lieux communs⁵⁴. Ce goût des Grecs pour les truismes, que notre auteur définit comme « un défaut congénital à la race », n'a pas disparu. Si Dimitrios Sarros a traduit mot à mot le vers 845 dont il vient d'être question sans être aucunement frappé par sa banalité⁵⁵, c'est parce qu'il est grec et qu'il a hérité des modes de penser de ses ancêtres. Pour interpréter ce passage délicat et éviter les contresens qui consistent à prêter à l'auteur des intentions qu'il n'a pas eues, il ne suffit donc pas de connaître la littérature grecque ancienne. Il faut également avoir « l'âme est un tant soit peu grécisée⁵⁶ » par le contact direct avec la langue et la culture grecques modernes.

Ce goût des Grecs pour les idées générales doit être mis en relation avec leur goût pour le raisonnement⁵⁷. Les anciens Grecs décrits par Louis Roussel avaient tendance à fuir « le concret⁵⁸ », à « éviter avec soin le fait précis⁵⁹ » pour se réfugier dans l'abstraction. Ceci explique pourquoi les Grecs, depuis l'Antiquité, aiment “ergoter”, jouer sur les mots, raisonner dans le vide et, pour reprendre les mots de notre auteur appliqués à Platon, « se réfugier dans une syllogistique captieuse⁶⁰ ». Cette tendance naturelle, dont on trouve la trace dès le Ve siècle avant J.-C., avec Socrate, n'a jamais disparu⁶¹. Elle s'est au contraire développée et renforcée au fil du temps⁶² et elle s'accompagne d'un goût prononcé pour l'obscurité. « Ce goût de l'obscurité dans la pensée et dans l'expression n'est aucunement contraire au génie grec, il lui est presque familier », écrit Roussel⁶³, prenant ici le contrepied d'une opinion généralement admise concernant la prétendue clarté de l'esprit grec. Et notre auteur de citer, à l'appui de sa thèse, les exemples de Pindare, des chœurs de la tragédie grecque, de la poésie alexandrine, des discussions byzantines sur le monophysisme et de la littérature grecque moderne où s'exprime en permanence, affirme-t-il, le « goût de l'obscur, réputé profond, du non-sens, réputé suggestif »⁶⁴.

D) Les Grecs, un peuple assimilateur

Si “la race grecque”, au sens où l'entend Roussel, a subsisté, c'est grâce à son immense faculté d'assimilation, le mot “assimiler”, issu du latin *assimilare* formé lui-même sur l'adjectif *similis*, devant être pris ici dans son sens étymologique de “rendre semblable” ou de

⁵⁰ Οὐ γὰρ γένοιτ' ἄν εἷς γε τοῖς πολλοῖς ἴσος. La traduction de ce vers et les italiques sont de Louis Roussel (1940, 264).

⁵¹ Roussel 1940, 267.

⁵² Roussel 1940, 267.

⁵³ Roussel 1937, 5. Sur les différentes interprétations de ce vers et sur les corrections proposées depuis le XVIIIe siècle, voir Bollack 1990, 516-517.

⁵⁴ Voir à ce sujet Roussel 1940, 267 : « Jamais l'expression d'une banalité n'a blessé les Grecs ».

⁵⁵ Roussel 1940, 267. Dimitrios Sarros (1936) traduit ainsi le vers 845 : ἕνας καὶ πολλοὶ δὲν εἶναι τὸ ἴδιο.

⁵⁶ Roussel 1937, 5.

⁵⁷ Voir par exemple Roussel 1923, 65.

⁵⁸ Roussel 1949, 98-99.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ « Socrate et d'autres n'ont pas fait de la Grèce un peuple d'ergoteurs. Ils ont développé une tendance naturelle au génie grec, à toutes les époques », écrit Louis Roussel dans son journal *Libre* (1930, 744).

⁶² Sur le goût des Grecs de l'Antiquité pour l'abstraction, voir de Romilly 1992. Lire en particulier le chapitre intitulé “La tragédie et le langage des mythes”, p. 185-215.

⁶³ Roussel 1932, 77.

⁶⁴ Roussel 1932, 77-78.

“convertir, transformer en sa propre substance“. Le peuple grec n’invente rien. Il imite, emprunte aux autres peuples et assimile, c’est-à-dire fait sien tout ce qu’il a emprunté. Louis Roussel remet donc en cause l’idée selon laquelle les Grecs ont “tout inventé“. Cette remarquable faculté d’assimilation, déjà notée par Platon⁶⁵, se manifeste dans de nombreux domaines parmi lesquels :

- la langue et ses dialectes (par exemple le tsakonien, dialecte dorien où se mêlent des éléments empruntés au turc, au valaque et à l’albanais⁶⁶)
- la culture populaire (par exemple le théâtre d’ombres, « héritier immédiat et direct du Karagheuz turc⁶⁷ » et pourtant si différent de ce dernier⁶⁸, ou les contes grecs où s’interpénètrent des éléments arabes, turcs et français⁶⁹)
- la littérature qui, bien que les influences étrangères (italiennes, françaises, allemandes, russes, scandinaves) « s’y coudoient, s’y mêlent dans un inextricable fouillis », est restée profondément originale⁷⁰.

Si, malgré les influences extérieures et les dominations étrangères, les Grecs ont réussi à rester eux-mêmes et à préserver leur identité, c’est, d’après notre auteur, parce que « la race grecque, essentiellement féminine, ne produit que fécondée⁷¹ ». Depuis l’Antiquité, les Grecs éprouvent le besoin de copier non « pas seulement pour franchir plus vite les étapes » mais parce que c’est une nécessité de leur tempérament⁷² ». L’idée même d’un “miracle grec“ lui semble donc totalement irrecevable ; elle constitue, selon ses propres mots, « une énorme sottise⁷³ ». « La vérité, écrit-il, c’est qu’en succédant à d’autres peuples, les Grecs, en tout, ont pris la suite. Les Grecs anciens furent admirables, mais il n’y a pas de miracle grec : l’expression elle-même est une contre-vérité totale⁷⁴ ».

Conclusion : les Grecs d’aujourd’hui nous aident à comprendre les Grecs de l’Antiquité

Comment Louis Roussel explique-t-il cette étonnante continuité de la “race grecque“ ? Pourquoi les Grecs d’aujourd’hui sont-ils si proches, selon lui, des Grecs de l’Antiquité ? La réponse à ces deux questions se trouve dans un texte que nous avons eu déjà l’occasion de mentionner, intitulé *Un helléniste a besoin de la Grèce moderne* :

« Il n’y a pas, dans l’histoire de la Grèce, depuis ses origines jusqu’à nos jours, de coupure nette et réelle. Chez nous, lorsque le monde romain se désagrègea, [...] un monde nouveau se constitua sur les débris de l’ancien monde. Mais celui-ci était bien mort. En Grèce, rien de pareil. [...] À travers mille vicissitudes, l’hellénisme entier demeura un bloc. Il en résulte que l’helléniste qui revient en arrière peut avoir à franchir des passages difficiles et des plaines arides, mais il n’a jamais de fossé à sauter⁷⁵ ».

Si les Grecs actuels peuvent se dire légitimement « les arrière-petit-fils de Platon »⁷⁶, c’est parce que leur histoire, bien qu’elle s’étende sur plus de trois millénaires⁷⁷, ne connaît aucune

⁶⁵ Platon, *Epinomis*, 987de : « Mais posons en principe que tout ce que les Grecs reçoivent des barbares, ils l’embellissent et le portent à sa perfection » (Λάβωμεν δὲ ὡς ὅτι περ ἂν Ἑλληνας βαρβάρων παραλάβωσι, κάλλιον τοῦτο εἰς τέλος ἀπεργάζονται) (traduction Édouard des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1956). L’authenticité de ce dialogue a été mise en question par certains auteurs.

⁶⁶ Voir par exemple à ce sujet Roussel 1924, 115-116. Louis Roussel fait dans cet article le compte rendu de Deffner 1923.

⁶⁷ Roussel 1921, 3 (tome I, chapitre premier).

⁶⁸ Roussel 1921, 32 (tome I, chapitre premier).

⁶⁹ Roussel 1943, 305.

⁷⁰ Roussel 1928, 129-135. Le passage cité se trouve à la page 129.

⁷¹ Roussel 1928, 133.

⁷² Roussel 1928, 133.

⁷³ Roussel 1931, 844.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ Roussel 1937, 9.

⁷⁶ Roussel 1932, 115.

ligne de fracture, aucun point de rupture mais forme un tout, un ensemble cohérent⁷⁸. Cette continuité de l'histoire grecque n'est pas démontrée par l'auteur. Elle est simplement présentée comme une évidence à travers un réseau de métaphores, les "passages difficiles" et les "plaines arides"⁷⁹, symbolisant les vicissitudes ou les aléas d'une histoire plurimillénaire.

On comprend qu'il y ait quelque chose de réducteur, pour Louis Roussel, à ne s'intéresser qu'à une période donnée de l'histoire, de la langue ou de la littérature grecques au détriment des autres. Les Grecs d'aujourd'hui nous aident à comprendre les Grecs de l'Antiquité et inversement. Par conséquent, il convient qu'un helléniste, quelle que soit sa spécialité et la période qu'il étudie, ait vécu en Grèce quelque temps et se soit familiarisé, sur place, avec la culture de ce pays.

Il nous a semblé intéressant, pour conclure cette étude, de comparer, ou plus exactement de mettre en parallèle deux démarches : celle de Louis Roussel et celle d'un autre helléniste français, Paul Faure⁸⁰. On trouve, chez les deux auteurs, l'idée qu'il est nécessaire, pour comprendre les Grecs de l'Antiquité, d'étudier les Grecs actuels. Dans *Ulysse le Crétois*, Paul Faure se penche sur ce qu'il appelle « la Crète de toujours » pour comprendre qui était Ulysse : « tout se retrouve en Crète, écrit-il, et souvent même de nos jours⁸¹ ». De la même façon, pour comprendre « l'emploi général et plurimillénaire des cavernes crétoises⁸² », il utilise les « données du folklore et de la psychologie populaire⁸³ » de la Crète moderne. Et l'on débouche ici sur un autre point de comparaison : les deux hellénistes ont une approche que l'on pourrait qualifier d'ethnologique. Pour connaître la Grèce ancienne, on ne peut pas se contenter, pensent-ils, de lire et de commenter les textes anciens. Il faut aussi prendre la peine d'aller "sur le terrain", en Grèce, pour interroger, observer les habitants de ce pays afin de mettre en relation, de comparer le passé et le présent. C'est pourquoi Paul Faure, dans *Ulysse le Crétois* et dans sa thèse sur les *Fonctions des cavernes crétoises*, fait si souvent référence aux nombreux séjours qu'il fit en Crète et à sa connaissance profonde du peuple crétois et de la langue grecque moderne. Il avoue même être devenu « à demi crétois⁸⁴ ». Comme Louis Roussel, il est convaincu que l'histoire grecque forme un tout et que les Grecs d'aujourd'hui sont les héritiers directs des Grecs de l'Antiquité : « Je ne suis pas sûr que les usages millénaires soient tout à fait disparus même en Crète moderne » écrit-il dans *Ulysse le Crétois*⁸⁵. Il est assez frappant de constater que l'on trouve la même idée, et formulée de manière presque identique, chez Louis Roussel : « Des usages millénaires, écrit-il, se perpétuent encore dans la Grèce moderne⁸⁶ ».

L'un et l'autre auteurs considèrent enfin que cette approche originale de la Grèce et de sa civilisation leur a valu d'être considérés comme des originaux, des gens peu sérieux, voire d'être mis à l'écart, d'être ostracisés par leurs collègues hellénistes et historiens spécialistes de la Grèce ancienne. Dans son introduction à *Alexandre*, Paul Faure écrit ceci :

⁷⁷ Pour Louis Roussel, l'histoire grecque commence aux alentours « vers 1250 avant notre ère », avec l'arrivée des premiers Grecs sur le territoire de « la future Hellade », mais l'helléniste doit aussi étudier les siècles qui précèdent car les Grecs « ont su recueillir tout l'héritage intellectuel des peuples qu'ils remplaçaient » (Roussel, manuscrit inédit et non daté, 1).

⁷⁸ Le passage du paganisme au christianisme n'est pas considéré par notre auteur comme un point de rupture dans l'histoire grecque. Voir à ce sujet Julien Calvié, "La Représentation des Grecs dans l'œuvre de l'helléniste Louis Roussel", *loc.cit.* (à paraître).

⁷⁹ Roussel 1937, 9

⁸⁰ Ancien élève de l'École normale supérieure (promotion d'entrée 1938), agrégé de Lettres, Paul Faure fut professeur de langue et civilisation grecques à l'Université de Clermont-Ferrand-II de 1968 à 1984.

⁸¹ « À demi crétois moi-même », écrit-il en parlant de lui-même (Faure 1980, 42).

⁸² Faure 1964, 245.

⁸³ Faure 1964, 199.

⁸⁴ Faure 1980, 42.

⁸⁵ Faure 1980, 60.

⁸⁶ Roussel 1937, 6.

« Malgré l'ostracisme ou les réserves de l'université (“ce n'est pas critique, ce n'est pas scientifique”), pour comprendre quelque chose à l'extraordinaire aventure humaine que constitua l'expédition d'Alexandre, j'ai cru bon d'employer les méthodes de l'ethnographie, d'aller sur le terrain, de refaire, en partie à pied, la longue marche de l'armée depuis les berges du Danube jusqu'à celles de l'ultime fleuve du Pendjab, d'interroger les habitants des pays traversés sur leurs mœurs et leur vie quotidienne, de comparer sans cesse les lieux, les climats, les hommes⁸⁷ ».

On peut rapprocher ces réflexions quelque peu désabusées de celles de Louis Roussel qui, à plusieurs reprises dans son œuvre, avec amertume, se plaint d'être considéré comme « un toqué (sic) » par des hellénistes qu'il juge beaucoup trop frileux et routiniers. « La race grecque, écrit-il dans *Libre*, est d'une très grande fixité : je m'épuise à le dire à nos Français qui me prennent pour un toqué⁸⁸ ». Même approche de la Grèce et de l'histoire grecque, donc, chez Roussel et Faure, et également même sentiment d'avoir été marginalisés par l'université pour cette approche jugée trop originale, trop éloignée des canons universitaires en vigueur.

Bibliographie

- Beekes, Robert : *Etymological Dictionary of Greek*, volume I, Leyde-Boston, 2010
- Belfiore, Jean-Claude : *Grand Dictionnaire de mythologie grecque et romaine*, Paris, Larousse, 2012
- Bollack, Jean : *L'Œdipe roi de Sophocle (II), Le texte et ses interprétations, Commentaire, Première partie*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990
- Calvié, Julien : “La Représentation des Grecs dans l'œuvre de l'helléniste Louis Roussel“, Volume hommage offert au professeur Jacques Bouchard (Université de Montréal) (à paraître)
- Chantraine, Pierre : *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1999 [1968]
- Cuny, Diane : “Les Sentences héroïques chez Sophocle“, *Revue des Études grecques*, tome 117, janvier-juin 2004, p. 1-20
- Deffner, Michael : *Λεξικὸν τῆς Τσακωνικῆς διαλέκτου* [Dictionnaire du dialecte tsakonien], Athènes, Estia, 1923
- Faure, Paul : *Ulysse le Crétois*, Paris, Fayard, 1980
- Faure, Paul : *Fonctions des cavernes crétoises*, Paris, E. de Boccard, 1964
- Faure, Paul : *Alexandre*, Paris, Fayard, 1985
- Grimal, Pierre : *Dictionnaire de mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990 [1951]
- Moreau, Alain : « Les éléments folkloriques dans les mythes grecs : les distinctions entre le mythe et le conte sont-elles pertinentes ? », *Mythe et Création*, Textes réunis par Pierre Cazier, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1993, p. 81-102
- Mossé, Claude : *Alexandre, La destinée d'un mythe*, Paris, Payot, 2001
- de Romilly, Jacqueline : *Pourquoi la Grèce ?*, Paris, Éditions de Fallois, 1992
- de Romilly, Jacqueline : *Alcibiade ou les dangers de l'ambition*, Paris, Édition de Fallois, 1995
- Roussel, Louis : *Rôle de la Grèce dans le monde*, manuscrit inédit et non daté (Fonds Louis Roussel), Université de Montpellier
- Roussel, Louis : “Choix de Cyclades avec commentaire“, *Foi et Vie : revue de quinzaine, religieuse, morale, littéraire, sociale*, Paris, 1909, p. 298-302 et p. 338-341

⁸⁷ Faure 1985, 15. Remarquons que l'historienne de l'Antiquité Claude Mossé, dans son *Alexandre, La destinée d'un mythe* (Mossé 2001), ne cite nulle part, dans sa bibliographie, l'*Alexandre* de Paul Faure, ce qui semble donner raison à ce dernier sur “l'ostracisme“ dont il aurait été l'objet.

⁸⁸ Roussel 1931, 824.

- Roussel, Louis : “Marathon“, *Foi et Vie : revue de quinzaine, religieuse, morale, littéraire, sociale*, Paris, 1910, p. 520-528
- Roussel, Louis : *Karagheuz ou un théâtre d’ombres à Athènes*, Athènes, Raftanis, 1921
- Roussel, Louis : *Libre*, numéro 9, 27 juillet 1923, p. 65-72
- Roussel, Louis : *Libre*, numéro 15, 21 janvier 1924, p. 113-120
- Roussel, Louis : *Libre*, numéro 60-61, octobre-novembre 1927, p. 473-488
- Roussel, Louis : “La Littérature de la Grèce moderne“, *La Revue de Paris*, 1er septembre 1928, p. 133
- Roussel, Louis : “Comment un poète grec a pleuré la mort de son jeune fils, *Le Tombeau de Costis Palamas*“, *Foi et Vie : revue de quinzaine, religieuse, morale, littéraire, sociale*, Paris, 1929, p. 967-979 et p. 1040-1051
- Roussel, Louis : *Libre*, numéro 92-93, juin-juillet 1930, p. 729-744
- Roussel, Louis : *Libre*, numéro 102-103, avril-mai 1931, p. 809-824
- Roussel, Louis : *Libre*, numéro 106-107, août-septembre 1931, p. 841-856
- Roussel, Louis : *L’Hellénisme de Jean Moréas*, Aix-en-Provence, Éditions du feu, 1932
- Roussel, Louis : *Libre*, numéro 160-161, février-mars 1936, p. 1273-1288
- Roussel, Louis : *Un helléniste a besoin de la Grèce moderne*, Athènes, Éditions Flamma, 1937
- Roussel, Louis : *Œdipe*, SOPHOCLE, texte, traduction et commentaire de Louis Roussel, Paris, Les Belles Lettres, 1940
- Roussel, Louis : “Le Folklore grec moderne“, *Le Génie d’Oc et l’homme méditerranéen* (numéro spécial), *Les Cahiers du Sud*, Marseille, 1943
- Roussel, Louis : “Mythologie et folklore“, *Bulletin de correspondance hellénique*, Volume 70, 1946, p. 533-536
- Roussel, Louis : *Pan sur l’Ion de Platon*, Montpellier, Chez l’auteur, 1949
- Roussel, Louis : *Cahier Roussel*, numéro 30, 1^{er} mai 1957
- Sarros, Dimitrios : *Œdipe roi en vers démotiques avec préface et notes explicatives*, Athènes, Imprimerie Kyklou, 1936
- Schérier, René : *Zeus hospitalier*, Paris, Armand Colin, 1993
- Veyne, Paul : *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l’imagination constituante*, Paris, Éditions du Seuil, 1983